

## GEORGE ORWELL (1903-1950) ENTRE RÉALITÉS ET ANTICIPATIONS

Guy FOSSAT  
Membre titulaire

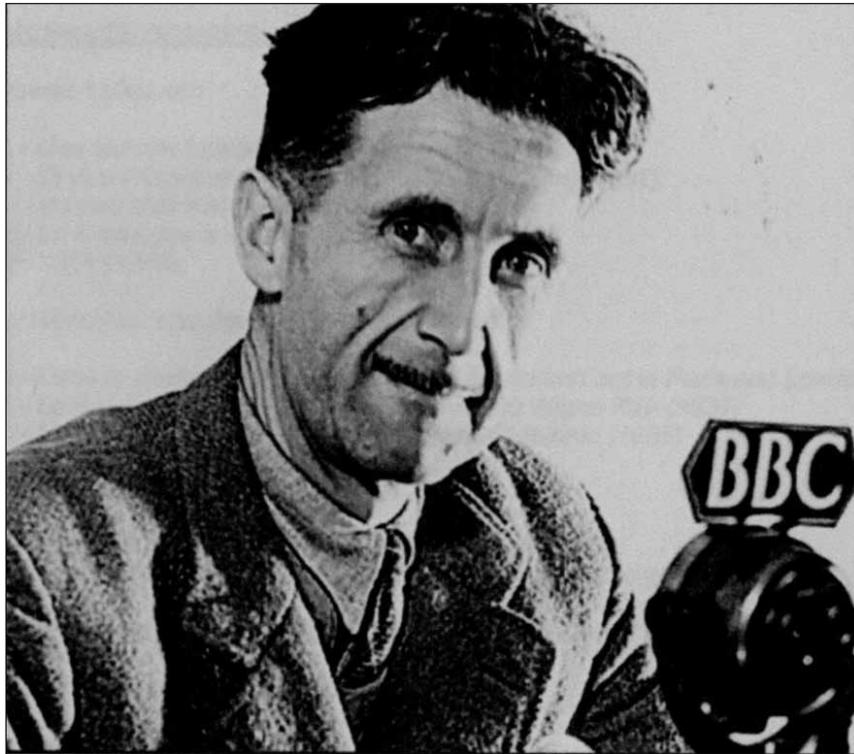


Photo de couverture de la notice présentant la Conférence du forum des savoirs, *Georges Orwell et la dénonciation des totalitarismes* par Eric Lowen, le 13 juin 2003 à Toulouse.

George Orwell est mort en 1950. Or, 75 ans plus tard, il n'est pas oublié. On trouve en effet dans les médias et dans la littérature, des références à son œuvre : il s'agit le plus souvent d'allusions au roman qui l'a largement rendu célèbre, « 1984 » : omniprésent, le personnage de Big Brother est cité régulièrement, de nos jours, comme l'archétype du dictateur, chef d'un pays qui rappelle l'Union soviétique.

Mais l'évocation d'Orwell se résume-t-elle à Big Brother ? La communication qui suit s'appuie sur cinq de ses ouvrages et se propose de montrer que non ! Le fil conducteur en sera donné par le va et vient incessant qu'effectue Orwell entre les réalités connues de lui et analysées comme telles en son temps, et les éléments qu'il en laisse percer dans ses deux ouvrages d'anticipation, *La ferme des animaux* et *1984* : en effet, les réalités qu'il rapporte contiennent souvent des germes de ses anticipations. Quelles appréciations porte-t-il sur les sociétés qu'il connaît, directement ou indirectement ? Quels idéaux l'animent pour améliorer la société de son temps et celle du futur ? En tant qu'écrivain, de quel témoignage est-il porteur ?

Les cinq ouvrages choisis :

- Les exemples de ses convictions et de ses engagements sont tirés de deux recueils d'essais couvrant la période 1931-1944, ainsi que du récit de son engagement dans la guerre d'Espagne : sont indiqués leurs titres et références ; les abréviations utilisées (VB, TP, HC, FA) :
  - *Dans le ventre de la baleine et autres essais* (1931-1943), Ed .Ivrea, Paris, 2005, 348 p. (VB).
  - *Tels, tels étaient nos plaisirs et autres essais* (1944-1949), Ed .Ivrea, Paris, 2005, 313 p. (TP).
  - *Hommage à la Catalogne* (HC). Première édition anglaise en 1938 ; première édition française en 1955 (« La Catalogne libre »), chez Gallimard, puis Champ libre en 1982. Ici : référence à l'édition de la collection 10/18 des éditions IVREA, 2000. 294 p.
- Les exemples d'anticipation sont tirés de ses deux ouvrages :
  - *La ferme des animaux* (FA). Première édition anglaise, sous le vrai nom de l'auteur, Éric Blair, le 17 août 1945, sous le titre *Animal farm*. Première traduction et édition française, en 1947, à Monaco sous le titre *Les animaux partout*. Ici : Gallimard, Collection Folio, 2008.

- *1984*. Première édition anglaise sous le titre de *Nineteen Eighty-four*, en 1949 à New York ; édition française en 1950, sous le titre *1984*. Ici, Gallimard, Collection Folio, 2009.

### Fiction et anticipation

Pour écrire ces deux romans, il est parti de son expérience réelle de la société, dont on trouve maints exemples dans ses essais susnommés. Puis, comme s'il se plaisait à « forcer le trait » de cette réalité – et grâce à une imagination fermement tournée vers la dénonciation d'une idéologie de l'aliénation – il parvient à créer deux œuvres d'anticipation remarquées et remarquables. Dans *La ferme des animaux* et dans *1984*, il opte pour la « fiction », en ce qu'il ne vise aucunement à décrire un réel connu (à l'inverse de ses essais ou d'*Hommage à la Catalogne*) ; plus précisément, au sein de la famille des textes de fictions, il écrit une « anticipation », c'est-à-dire une vision du monde qui pourrait se réaliser (sachant que toute fiction n'est pas systématiquement une anticipation).

Dans ces deux romans, il ne vagabonde pas au hasard dans la fantaisie ou la gratuité. Non, il adresse au lecteur un message d'avertissement qui serait, en substance, le suivant : « *Voici ce qui se produira à l'avenir si vous ne luttez pas dès aujourd'hui contre des idées qui, grâce à la liberté qui existe en Angleterre, se présentent comme des modèles de sociétés nouvelles, mais agissent en faveur des totalitarismes, stalinisme et nazisme* ».

Or, la lecture de ses essais et de son récit vécu de la guerre d'Espagne montre qu'il n'y lance pas, globalement, un message différent. Son message d'écrivain engagé ou de militant politique est le même dans ces cinq ouvrages, leur forme ne devant pas masquer cette conviction.

Autrement dit, que la forme de l'écrit soit un « essai », un « reportage », un « récit », une « fable » ou un « roman d'anticipation », son message, résumé précédemment reste le même.

De quelles réalités de son temps s'inspirent ses anticipations ? S'efface-t-il derrière elles, ou bien laisse-t-il sa marque que le lecteur pourra retrouver et qui attesterait de cette continuité ?

### Au fil de sa vie

Orwell a pratiqué trois grands genres d'écrits : le journalisme, le roman et l'essai. Tour à tour, il analyse, raconte, imagine, dénonce... et livre son point de vue. Il se considère comme un écrivain, donc comme un auteur qui ne se privera pas de faire appel à la fiction ; mais, l'occasion lui a aussi été donnée,

en plusieurs périodes de sa vie, d'exercer le métier de journaliste. Il s'est impliqué directement et personnellement dans la société de son temps, dans des réalités dont il a pu mesurer, soit les espoirs, soit les impasses.

Né en 1903, dans les Indes sous domination britannique, il effectue sa scolarité au Collège privé de St Cyprian aux environs de Londres ; il étudie ensuite à l'Université d'Eton (1917-21), puis occupe un premier poste dans la police anglaise de Birmanie en 1922-27. Il raconte à ce sujet : « *A Moulmein, dans le sud de la Birmanie, bien des gens me détestaient – c'est l'unique période de ma vie où j'ai été suffisamment important pour susciter un tel sentiment. J'occupais alors un poste de fonctionnaire subalterne dans la police de cette ville où existait un violent sentiment anti-européen, qui se manifestait de manière mesquine et aveugle.* » Il démissionne de la police en janvier 1928. (« Comment j'ai tué un éléphant », 1936, p. 27 VB)

Dans la période 1928-36, il se livre à diverses activités en France et en Angleterre, s'essayant notamment à l'écriture et au journalisme. En 1936-37, la « guerre d'Espagne » qu'il préfère regarder comme la « Révolution espagnole », retentit en lui comme une révélation tangible du rôle néfaste joué par l'URSS contre les aspirations libératrices portées par des mouvements politiques inspirés, soit par le trotskisme, soit par l'anarchisme. Il s'engage pour quelques mois, en Espagne, dans un groupe révolutionnaire. « *Tout ce que j'ai écrit d'important depuis 1936, a été écrit directement ou indirectement contre le totalitarisme et pour le socialisme démocratique tel que je le conçois.* » (« Pourquoi j'écris », VB, p. 16)

Pendant la Seconde Guerre mondiale, atteint de tuberculose, il est déclaré inapte au service militaire. D'avril 1941 à fin 1943, il est embauché à la BBC, à la section indienne du service oriental. Puis il prend les fonctions de chroniqueur littéraire à « Tribune » ; en février 1945, il part en France comme correspondant de guerre de « l'Observer » ; il se rend aussi à Nuremberg et Stuttgart.

Dans le bref demi-siècle de sa vie, Orwell n'a ainsi pas cessé de tenter d'allier ses expériences de terrain avec l'écriture et la publication de ses observations, analyses, et prises de positions, et sans établir une rupture de signification entre ce qui peut passer pour des reportages et ce qui se présente comme des anticipations.

Il a exprimé explicitement ses convictions, ses choix, ses engagements, dans ses essais et ses reportages, dont les trois cités précédemment (VB, TP et HC), et qu'il ne présente pas comme des textes de fiction.

Bref, le lecteur peut constater, en se reportant aux cinq ouvrages retenus, une certaine continuité ou similitude entre, d'une part la réalité de ses convictions, exprimées et vécues à un moment de sa vie et, d'autre part,

les propos qu'il prête aux personnages de ses deux romans d'anticipation. Mais qui pourrait démontrer que ses personnages (FA et 1984) expriment sa propre pensée, puisque il s'agit de fiction ?! Il ne s'agit en rien d'une transposition plaquée mécaniquement, car le contexte de ses deux romans est complètement réinventé par rapport aux réalités dont il s'inspire.

Il est revenu plusieurs fois sur sa critique du stalinisme, critique de l'autoritarisme oligarchique, inséparable pour lui de son option « alternative » en faveur d'un socialisme de type libertaire : il estime qu'on ne saurait conduire indépendamment la lutte contre le stalinisme et celle pour le socialisme libertaire.

Examinons tout d'abord les « convictions de base » d'Orwell, en les résumant en deux grands thèmes : la dénonciation de la domination de l'homme sur l'homme ; l'affirmation du caractère irréductible de la liberté de pensée, dont fait partie l'imagination et qui permet de concevoir des idéaux.

Le lien entre ces deux thèmes serait donné par le rôle, la mission de l'écrivain.

### **Dans ses essais et dans *Hommage à la Catalogne* : ses convictions et ses engagements**

#### **« Je suis écrivain »**

Il explique dans plusieurs essais, ainsi que dans *Hommage à la Catalogne*, le contexte et les enjeux de la guerre d'Espagne, et son propre engagement de quelques mois (fin décembre 1936-fin juin 1937) dans les brigades du POUM (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste). Il a vu et il a vécu, sur le terrain, les affrontements entre brigades révolutionnaires (POUM et anarchistes) et les brigades des communistes (antifranquistes et républicaines), soutenues par l'URSS. Mais il se définit comme un écrivain, et non pas comme un historien ou un journaliste, imbu d'objectivité.

« *Je suis écrivain. La tendance instinctive de tout écrivain est de « se tenir à l'écart de la politique ». Tout ce qu'il demande, c'est qu'on lui laisse la paix pour qu'il puisse continuer à écrire tranquillement ses livres. Malheureusement, on commence à comprendre que cet idéal n'est pas plus réalisable que celui du petit commerçant qui espère préserver son indépendance face aux appétits voraces des magasins à succursales. [...] Mais tant qu'existe dans la loi le droit de dire ce que l'on veut, il y a toujours pour un écrivain aux idées non orthodoxes une possibilité de se faire entendre. [...] Et le seul régime, qui à long terme, peut accorder la liberté de parole est un régime socialiste* ». (« Pourquoi j'ai adhéré à l'ILP », 1938, VB, p. 49)

#### **Deux grandes convictions :**

1<sup>ère</sup> conviction : Au nom de la liberté et de l'égalité, Orwell dénonce en permanence la domination de l'homme sur l'homme. Exemples :

- La domination sur les territoires. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, il écrit plusieurs essais, dans lesquels il tente de percevoir en quoi la domination des états va se réduire ou s'accroître sur les hommes. Il reprend la thèse de James Burnham, exprimée dans *The Managerial Revolution* et en souligne ceci : « *La vision géographique du monde nouveau proposée par Burnham s'est révélée exacte. Il est de plus en plus évident que la Terre va se trouver partagée en trois grands empires, dont chacun sera autarcique et coupé de tout contact avec le monde extérieur, et dirigé, sous un déguisement ou sous un autre, par une oligarchie échappant à tout contrôle démocratique* ». (« La bombe atomique et vous » 1945, TP, p. 112)

- La domination par le mensonge. « *La guerre d'Espagne a sans doute fourni une moisson de mensonges plus abondante que tout autre événement survenu depuis la Grande Guerre de 14-18. [Mais], à mon sens, ce sont surtout les journaux de gauche – le News Chronicle et le Daily Worker en tête – avec leurs méthodes beaucoup plus subtiles [plus subtiles que les “journaux profascistes”] de déformation des faits, qui ont empêché le public anglais de comprendre la véritable nature de la lutte en cours. Le fait que ces journaux ont soigneusement occulté, c'est que le gouvernement espagnol (y compris le gouvernement semi-autonome de Catalogne) a beaucoup plus peur de la révolution que des fascistes. [...]* » (« Les pieds dans le plat espagnol », 1937, VB, p. 38-39)

- La domination de l'histoire par la réécriture du passé. « *Un État totalitaire est en fait une théocratie, et sa caste dirigeante doit, pour conserver son pouvoir, passer pour infaillible. Et, puisque, dans la pratique, personne n'est infaillible, il est fréquemment nécessaire de réadapter les événements passés afin de montrer que telle ou telle faute n'a pas été commise, ou que tel ou tel triomphe imaginaire a réellement eu lieu. De fait, le totalitarisme exige la réécriture continue du passé et probablement, à plus ou moins longue échéance, le rejet de l'idée même de vérité objective* ». (« Où meurt la littérature », 1946, TP, p. 121)

Exemple réel qui s'apparente à la « réécriture du passé » par le gouvernement anglais : le traitement de l'information anglaise au moment du renversement des alliances consécutives à la rupture du pacte germano-soviétique. Orwell écrit : « *Ce qu'il y a de nouveau dans le totalitarisme, c'est que ses doctrines sont non seulement incontestables, mais également fluctuantes. Considérons, par exemple, les différentes attitudes, parfaitement incompatibles entre elles, qu'un communiste ou un sympathisant a dû adopter devant la guerre*

entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Avant septembre 1939, il était censé, depuis des années, s'indigner à chaque instant des « horreurs du nazisme » et ne pas écrire une seule ligne qui ne soit une dénonciation d'Hitler ; après septembre 1939, il lui a fallu croire pendant vingt mois que l'Allemagne était plus persécutée que persécutrice, et bannir le mot « nazi » de son vocabulaire. Puis, après avoir entendu, au matin du 22 juin 1941, le bulletin d'information de 8 heures, il lui a fallu revenir soudain à sa première opinion, selon laquelle le nazisme était la pire des calamités que le monde ait jamais connue. » (« Où meurt... », TP, p. 124)

La réécriture du passé se fait tout particulièrement par la manipulation du langage, qui conduira à dénaturer la pensée. La presse et la radio, y tiennent une large place. (Cf. son essai « La politique et la langue anglaise », 1946, TP) « Mais, si la pensée corrompt le langage, la langue peut aussi corrompre la pensée », p. 149).

2<sup>e</sup> conviction : la pensée étant le propre de l'homme, Orwell met son espoir dans la capacité irréprouvable de l'homme à concevoir des idéaux.

La pensée constitue une capacité singulière de l'homme lui permettant de s'opposer à l'oppression et de se projeter dans l'avenir. Peut-être le scepticisme d'Orwell trouve-t-il en cette conviction un interstice d'avenir, une faille dans la domination, une espérance, un idéal ?

Son expérience espagnole permet d'illustrer son idéal. Les valeurs d'égalité et de liberté sont souvent affirmées.

Il explique tout d'abord le choix de l'organisation politique (qui se démarque nettement du parti travailliste) à laquelle il adhère pour aller combattre en Espagne contre les franquistes. C'est « l'International Labor party (ILP) ». Il estime qu'il s'agit là du seul parti britannique « dont les objectifs affirmés correspondent à l'idée que je me fais du socialisme. Je ne veux pas dire que le parti travailliste a perdu tout crédit à mes yeux ». (« Pourquoi j'ai adhéré à l'Independent Labour Party (ILP) », 1938, VB, p. 49). Car « L'ILP n'est soutenu par aucune puissance d'argent [...]. J'ai fait partie du contingent de l'ILP en Espagne. Je n'ai jamais affirmé, ni alors, ni depuis, être en plein et total accord avec la ligne politique défendue par le POUM et soutenue par l'ILP, mais elle a été justifiée par le cours de événements. Ce que j'ai vu en Espagne m'a fait toucher du doigt le péril mortel qu'on encourt en s'enrôlant sous la bannière purement négative de l'"antifascisme". » (« Pourquoi... », p. 51)

En effet, pour lui, deux engagements à ne pas dissocier : antifascisme et socialisme. « La grande faute de la quasi-totalité des auteurs de gauche depuis 1933 est d'avoir voulu être antifascistes sans être en même temps antitotalitaires » (« Arthur Koestler, 1944 », TP, p. 45).

Pendant une brève période, il trouve dans l'organisation des milices du POUM, un type de « société » qui correspond à son idéal.

L'idéal d'égalité - « On s'était efforcé de réaliser dans les milices une sorte d'ébauche, pouvant provisoirement fonctionner, de société sans classes. Bien sûr ce n'était pas l'égalité parfaite, mais je n'avais encore rien vu qui en approchât autant, et que cela fut possible en temps de guerre n'était pas le moins surprenant. » (Hommage à la Catalogne, p. 41)

L'idéal de socialisme - « En un sens il serait conforme à la vérité de dire qu'on faisait là l'expérience d'un avant-goût de socialisme, et j'entends par là que l'état d'esprit qui régnait était celui du socialisme. [...] Nous avons respiré l'air de l'égalité. » (Hommage..., p. 110)

« Cette communauté où personne ne poursuivait un but intéressé, où il y avait pénurie de tout, mais nul privilège et où personne ne léchait les bottes à quelqu'un, était comme une anticipation sommaire qui permettait d'imaginer à quoi pourraient ressembler les premiers temps du socialisme. » (p. 111 HC)

Les déceptions - Le POUM avait participé au gouvernement de Catalogne depuis septembre 1936 (aux côtés de la CNT), mais il en fut exclu en décembre, et ensuite interdit en juin 1937. Orwell a été inquiété par la police à ce moment-là. Il raconte cet épisode : « Il ne s'agissait pas d'un rafle de criminels ; il s'agissait d'un régime de terreur. Je n'étais coupable d'aucun acte précis, mais j'étais coupable de "trotskysme". Le fait d'avoir servi dans les milices du POUM était à lui seul amplement suffisant à me mener en prison. » (HC, p. 207)

« J'ai été un temps membre de l'ILP mais je m'en suis retiré au début de l'actuel conflit, considérant que ce parti disait n'importe quoi et suivait une ligne politique qui ne pouvait que faire le jeu d'Hitler. » (« Note autobiographique », 1940, VB, p. 191)

### Dans *La ferme des animaux* et 1984 :

#### La transformation romancée des réalités connues par Orwell

Orwell a bien les pieds sur terre : il part des situations et mécanismes observables en son temps pour les transporter dans un monde apparemment tout autre, en les poussant à un point qui paraît excessif au lecteur, mais que la liberté du roman rend possible.

*La Ferme des animaux* et 1984, deux romans d'anticipation.

Ces deux textes ont en commun une trame qui ne peut manquer de rappeler aux lecteurs de l'époque, des similitudes avec l'Union soviétique des années

contemporaines de la vie d'Orwell, (1917-1950) : révolution de 1917 et répercussions ; fondements théoriques de ce système politique et social ; répartition des tâches au travail ; contrôle de l'information ; symboles et rites, etc. Aussi bien *La ferme des animaux* que *1984*, montrent des tentatives d'édification de sociétés dont les dirigeants affirment qu'elles sont basées sur l'égalité et promettent le bonheur. Le premier de ces romans a pour cadre une ferme d'Angleterre, alors que le second situe cette expérience à l'échelle d'un vaste état de 300 millions d'habitants, incluant la Sibérie, sa capitale étant toutefois... Londres, et sa monnaie, le dollar...

Dans les deux cas, les relations entre les dirigeants et « la base » sont empreintes de mensonges incessants : les chefs assurent par exemple, dans *La Ferme* que la production de foin ou de sucre augmente régulièrement, alors que les rations distribuées ne cessent de diminuer en quantité et en qualité. Mais les chefs exigent de la discipline sous peine de voir revenir les anciens dirigeants au pouvoir. Autre point commun : peu à peu, l'oubli des principes fondateurs. On ne se souvient plus très bien du passé : ainsi, chez les animaux, l'un des « Commandements » du début affirmait que « *Nul animal ne tuera un autre animal* » mais, longtemps après, ils découvrent une adjonction à cet engagement de fond devenu simple slogan : « sans raison valable » ; dans *1984*, Winston Smith est employé au Ministère de la Vérité pour modifier sans cesse les documents qui ne correspondent plus à l'orientation choisie à ce moment-là par Big Brother, en les jetant dans le « trou de mémoire ».

Ainsi au moment où meurt Orwell, et dans les quelques années qui s'écoulent depuis 1945, le partage du monde en trois grands états (ou zones d'influences) n'est pas invraisemblable et Orwell peut en projeter sa stabilisation en *1984* : voici Océania, Eurasia et Estasia !

### Contexte historique

Les événements qui couvrent la période 1917-1950 coïncident avec une période de grande activité dans la vie d'Orwell : il a vingt ans quand meurt Lénine et guère plus quand Trotski est évincé de la direction soviétique, peu après l'arrivée de Staline ; Orwell meurt début 1950, au moment où a repris l'affrontement Ouest-Est (dit « Guerre froide ») pour l'extension des zones d'influences sur la totalité de la planète, à la faveur notamment des luttes de décolonisation ; l'arme atomique a été testée en grandeur nature par les USA sur le Japon et l'URSS s'emploie à se doter de ce même outil de guerre.

Parcourons maintenant *La Ferme des animaux* et *1984*, en soulignant ce que dit l'auteur, d'une part des phénomènes de domination et, d'autre part, des alternatives qui amorceraient pour les hommes, l'invention et la réalisation de leurs idéaux.

### La dénonciation de la domination. Deux exemples

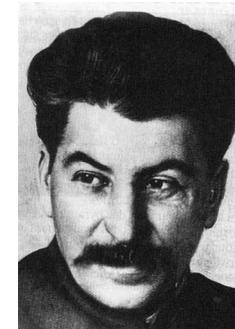
Pourfendeur de l'autoritarisme et de la hiérarchie, Orwell montre les effets nocifs de la domination causée par des rouages de l'État, connus et institués que sont ou peuvent être : le parti unique, la police et l'armée, mais aussi l'Information, la torture, les dénonciations, les privations, etc.

- Nocivité des appareils d'État. Dans *La Ferme des Animaux* et dans *1984*, retentissent des échos faisant penser aux conflits internes du Parti communiste de l'URSS, contemporains d'Orwell dans les années 1920 et 1930. Parmi les codes du roman, Orwell introduit le personnage du Traître. En face de Staline, on peut deviner Trotski comme adversaire détesté.

Dans *La Ferme des Animaux*, on devine Staline, comme Chef du Parti, sous le nom de « Napoléon ». Les cochons, « têtes pensantes de la ferme » s'installent



Léon Trotski



Joseph Staline

### Contexte historique

Après avoir activement participé à la Révolution de 1917 avec Lénine, Trotski crée l'Armée rouge en 1918 ; puis en 1924, il est exclu du gouvernement par Staline et exécuté sur son ordre en 1940, dans son refuge du Mexique. Les grands désaccords entre les thèses de Trotski et celles de Staline portaient notamment sur la notion de « révolution permanente » – devant être exportée hors de l'URSS – prônée par le premier ; ou sur le renforcement prioritaire de la société socialiste dans un seul pays, prônée par le second. Mais tous deux ne rejetaient pas les mesures extrêmes pour éliminer leurs adversaires politiques.

dans la maison d'habitation de l'ancien propriétaire, plus confortable que les bâtiments agricoles, car « *il est d'absolue nécessité qu'ils aient à leur disposition un lieu paisible où travailler. Il est également plus conforme à la dignité de chef (car depuis peu la dignité de chef avait été conférée à Napoléon) de vivre dans une maison plutôt que dans une porcherie* » (FA, p. 75)

Quant au personnage du Traître, il apparaît sous le nom de « Boule de Neige ». Ce cochon fut, au début, dirigeant de la Ferme avec deux compères, Napoléon et Brille- Babil, puis suite à des désaccords avec eux, il en fut chassé. Mais, toutes les difficultés que doit affronter la Ferme lui sont imputées : « *Camarades, savez-vous, dit Napoléon, qui est le fautif ? L'ennemi qui s'est présenté à la nuit et a renversé notre moulin à vent, c'est Boule de Neige, rugit Napoléon. Oui, enchaîne-t-il, c'est Boule de Neige qui, par malignité, pour contrarier nos plans et se venger de son ignominieuse expulsion, lui, le traître ! [...] Je décrète la condamnation à mort de Boule de Neige.* » (p. 79)

Dans 1984, la figure du chef se précise, sous le nom de "Big Brother", avec une certaine ambivalence entre Staline et Hitler : « *Dans la rue, bien que le soleil brillât et que le ciel fût d'un bleu dur, tout semblait décoloré, hormis les affiches collées partout. De tous les carrefours importants, le visage à la moustache noire vous fixait du regard. Il y en avait un sur le mur d'en face. BIG BROTHER VOUS REGARDE, répétait la légende, tandis que le regard des yeux noirs pénétrait dans les yeux de Winston.* » (p. 12)

Le portrait de Trotski est explicitement tracé, dans le rôle du « traître fondamental », sous le nom de Goldstein (le patronyme de Trotski était Bronstein) : « *Le programme des Deux Minutes de la Haine variait d'un jour à l'autre, mais il n'y en avait pas un dans lequel Goldstein ne fut la principale figure. Il était le traître fondamental, le premier profanateur de la pureté du Parti. [...] C'était un mince visage de Juif, largement auréolé de cheveux blancs vaporeux, qui portait une barbiche en forme de bouc, [un] long nez mince sur lequel était perchée une paire de lunettes.* » (p. 23)

Les signes indiquant des références à l'Union soviétique sont donc assez explicites. En revanche, les indices pouvant évoquer Hitler et le nazisme sont moins nets. On ne peut, toutefois, en déduire une quelconque sympathie d'Orwell pour ce régime. En effet, soviétisme et nazisme font partie pour lui des « totalitarismes ». Et, après 1945, le nazisme s'effondre, alors que le soviétisme s'étend.

Signalons sans le développer, un autre thème, toile de fond permanente des deux anticipations : celui de la guerre, nécessaire et permanente afin de tenir les habitants sous pression.

- Manipulations de la langue. Les modifications que le Chef fait apporter à la langue, aux mots – vecteurs premiers des échanges entre les hommes – conduisent à la difficulté même de penser ; et entraînent l'oubli...

Surtout dans 1984, Orwell porte une attention particulière à la question de la langue, parlée ou écrite ; aux mots qui la composent ; aux transformations que les autorités lui font subir, à la relation entre langue, pensée et liberté. L'ancienne langue de la société était nommée "ancielangue" et la langue qui est en voie de s'y substituer est le "novlangue".

Syme, collègue de Winston au Ministère de la Vérité et qui travaille à la mise à jour de la onzième édition du *Dictionnaire novlangue*, lui explique : « *Ne voyez- vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? A la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. (...) La Révolution sera complète quand le langage sera parfait.* » (p. 74)

« *Il y a un mot en novlangue, dit Syme, je ne sais si vous le connaissez : « canelangue », « caquetage du canard ». C'est un de ces mots intéressants qui ont deux sens opposés. Appliqués à un adversaire, c'est une insulte. Adressés à quelqu'un avec qui l'on est d'accord, c'est un éloge.* » (p. 77)

A la fin du roman est placé un supposé appendice (pages 395 à 408) intitulé « *Les principes du novlangue* ». Quelques exemples : « *Le mot "libre" existait encore en novlangue, mais ne pouvait être employé que dans des phrases comme « le chemin est libre ». Il ne pouvait être employé dans le sens ancien de « liberté politique » ou « liberté intellectuelle ». Les libertés politique et intellectuelle n'existaient en effet plus, même sous forme de concept. Elles n'avaient donc nécessairement pas de nom.* » (p. 396)

Dans *La Ferme des animaux* : avant le Soulèvement des animaux, le domaine s'appelait la Ferme du Manoir, il est ensuite nommée Ferme des animaux ; puis reprend son nom d'origine lorsque les cochons en chef font alliance avec les voisins – anciens ennemis – dans le but d'acheter certains produits et de s'octroyer des avantages. Au slogan du début qui était : « *Tous les animaux sont égaux* », ils ajoutent : « *...mais certains sont plus égaux que d'autres* ». Les fermiers voisins sont invités à venir constater les acquis de cette « réussite » qu'ils détestaient auparavant. (p. 150)

Chez les animaux les souvenirs s'estompent, l'oubli transforme le passé : « *Les années passaient. L'aller et retour des saisons emportait la vie brève des animaux, et le temps vint où les jours d'avant le Soulèvement ne leur dirent plus rien. Seule la jument Douce, le vieil âne atrabilaire Benjamin, le corbeau apprivoisé Moïse et certains cochons se souvenaient encore.* » (p. 136)

### **Idéaux et espoirs. Comment les personnages envisagent-ils l'avenir ?**

- Les limites de l'espoir ? Dans *La ferme des animaux*, en dépit des difficultés d'organisation de la Société nouvelle, le narrateur remarque : « *Et pourtant les animaux ne renoncèrent jamais à l'espérance. Mieux, ils ne cessèrent, fût-ce un instant, de tenir en honneur, et de regarder comme un privilège, leur apparence à la Ferme des animaux [...] A aucun des anciens rêves, ils n'avaient renoncé. Ils croyaient encore à la bonne nouvelle annoncée par Sage l'Ancien : la République des Animaux.* » (p. 140)

Dans *1984*, Winston s'est pris de sympathie pour O'Brien. Ce dernier lui avait tenu un propos qu'il avait compris comme révélant un opposant secret : « *Nous nous rencontrerons là où il n'y a pas de ténèbres, lui avait dit O'Brien. Il savait ce que cela signifiait, ou pensait le savoir. Le lieu où il n'y avait pas de ténèbres était un avenir imaginé qu'on ne verrait jamais mais que la pensée permettait d'imaginer.* » (p. 138)

- L'avenir du couple ? Winston est en cours de divorce avec Catherine. Il a fait la connaissance de Julia ; ils se donnent des rendez-vous discrets hors de leurs domiciles, chez un certain M. Charrington qui leur inspire confiance. « *Winston pensait que M. Charrington faisait partie lui aussi de la race disparue.* » (p. 202) Avec Julia « *Ils se laissaient aller à des rêves d'évasion. Leur chance durerait indéfiniment et leur intrigue continuerait, exactement semblable, pendant tout le reste de leur vie naturelle.* » (p. 203)  
« *S'accrocher, jour après jour, semaine après semaine, pour prolonger un présent qui n'avait pas de futur, était un instinct qu'on ne pouvait vaincre, comme on ne peut empêcher les poumons d'aspirer l'air tant qu'il y a de l'air à respirer.* » (p. 203)

- L'espoir des prolétaires ? Dans *1984*, les prolétaires constituent la classe inférieure de la société. Ils sont affectés aux travaux les plus durs ; le Ministère de la Vérité publie à leur intention des journaux particulièrement abêtissants ; les prolétaires ne sont pas assujettis à la surveillance du télécran\*, étant jugés suffisamment inoffensifs du fait de leur ignorance. Et pourtant, le narrateur prête à Winston l'opinion suivante, espoir ultime : « *S'il y avait un espoir, il était chez les prolétaires. Sans avoir lu la fin du livre, Winston savait que ce devait être le message final de Goldstein. L'avenir appartient aux prolétaires. Mais pouvait-on être certain que le monde qu'ils construiraient quand leur heure viendrait, ne serait pas aussi étranger à lui, Winston Smith, que le monde du Parti ? Oui, car ce serait du moins un monde sain. Là où il y a égalité, il peut y avoir santé.* » (p. 292)

Orwell ne doit pas être réduit à Big Brother. Mais, la présence dans les médias d'aujourd'hui, de cette figure de la domination devrait inviter le citoyen-

lecteur à pénétrer plus loin dans l'œuvre et la pensée d'Orwell. Car la société qu'il dépeint dans *La ferme des animaux* et *1984* n'est-elle pas, poussée à l'extrême, celle-là même dont il dénonce les dangers en son temps ? Le mensonge y règne en maître. Les mêmes mécanismes de domination se reproduiraient. Il dénonce, il alerte : il estime que telle est la mission de l'écrivain. Qu'en est-il, plus d'un tiers de siècle après 1984 ?



Hergé, *Tintin au pays des Soviets* (1930)

Renvoi : \* télécran : c'est un écran installé dans les lieux publics et privés, mais pas chez les prolétaires. Il diffuse la parole et les images du régime ; de plus, il observe tout un chacun et la voix qui en sort peut faire des rappels à l'ordre.

### **Quelques ouvrages récents sur George Orwell**

- Simon LEYS, *Orwell ou l'horreur de la politique*, Hermann, 1984. Réed. Plon, 2006, 74 p.  
Bernard CRICK, *George Orwell*, Frédéric Joly et Stéphanie Carretero (traducteurs de l'édition révisée de 1992), Flammarion, 2008, 712 p.  
Jean-Claude MICHEA, *La double pensée. Retour sur la question libérale*, Champs essais, Flammarion, 2008, 276 p.  
Pierre BOURLIER, *Au cœur de 1984, l'héroïsme anti-utopique*, Verbigédition, 2008, 231 p.  
Louis GILL, *Georges Orwell. De la guerre civile espagnole à « 1984 »*, Montréal, Lux éditeur, 2011, 240 p.  
Jean-Pierre MARTIN, *L'autre vie d'Orwell*, Gallimard, 2013, 160 p.  
Jean-Jacques ROSAT, *Chroniques orwelliennes*, Collège de France, 2013.  
Aujourd'hui, l'influence d'Orwell ne se dément pas. En septembre 2015, est publié, chez Gallimard, *2084, la fin du monde* de Boualem SANSAL.

